

LA FRANCE LIBRE

La France aux Français

Journal Populaire, Républicain Catholique

Christ et Liberté

ABONNEMENTS

Table with columns for 'UN AN', '6 MOIS', '3 MOIS' and rows for 'LYON et Départements limitrophes' and 'Autres Départements'.

DIRECTEUR: F.-I. MOUTHON

LYON, Rue Cordier 35 bis - RÉDACTION & ADMINISTRATION - 35 bis, Rue Cordier, LYON

ANNONCES

Les Annonces sont reçues, pour Lyon et la Région, à l'Agence V. COURRIER, 14, rue Comte, et dans ses succursales de Saint-Etienne, Grenoble, Valence, Macon, Bourg, Chalon-sur-Saône, Dijon et Clermont-Ferrand, et aux BUREAUX DU JOURNAL.

POURSUITES EN FAUX CONTRE PICQUART

La Vérité en marche

LA JOURNÉE

Les poursuites ordonnées contre le colonel Picquart par le tribunal de la Seine...

Le gouvernement n'aurait connu qu'après l'envoi de l'ordre d'incriminer...

M. Cambon, ambassadeur à Constantinople, est nommé ambassadeur à Londres.

NOS PRIMES

AUX AMATEURS DE MUSIQUE Les mélodies de Schuman, presqu'aussitôt épuisées que reçues...

MÉLODIES DE SCHUBERT Ce recueil, d'une valeur commerciale de 18 fr., contient 26 mélodies célèbres...

L'Organisation Electorale

(TROISIÈME ARTICLE)

J'avais essayé, dans deux articles parus ici au commencement du mois d'août, de rappeler à nos amis la nécessité de l'union...

Et j'essayais de leur persuader que l'union était nécessaire plus encore peut-être dans la préparation de la bataille que dans le feu même de l'action...

Car je vous assure bien qu'Allemane et ses amis ne sont qu'à demi satisfaits de travailler à côté de Jaurès et de Guesde...

Or, croyez-le, c'est un bien léger sacrifice pour les « constitutionnels » à peine ralliés que de subir le voisinage des démocrates chrétiens...

Or, c'est-à-dire, les uns et les autres, catholiques ? Et n'ont-ils pas, les uns comme les autres, accepté l'an dernier les bases mêmes de la Fédération ?

Que tous s'y emploient avec l'abnégation nécessaire, et l'on verra peut-être un jour cette chose jusqu'à présent inouïe : des catholiques se mettant d'accord et obtenant quelque succès en matière politique...

LE COMplot DÉVOILÉ

Si c'est avec une profonde tristesse que nous voyons un colonel de notre armée descendre au rôle de faussaire et s'abaisser jusqu'à tramer les complots les plus lâches...

La vérité est en marche, Zola, et elle éclairera de son flambeau l'autre des dreyfusards.

C'est, par la pseudo-découverte du « petit bleu » auquel il attribuait la même origine que celle du bordereau, que M. Picquart prétendit prouver la culpabilité d'Estherazy...

On sait la machination. Le « petit bleu » et le bordereau sur lequel fut condamné Dreyfus, disait l'agent dreyfusard, ont le même origine. Or, je prouve que le « petit bleu » est d'Estherazy...

Mais ce « petit bleu » était de l'invention de Picquart, était un faux commis par Picquart et pour lequel Picquart va être poursuivi.

Tenez-vous le fil, maintenant ? Ah ! la révision. La voilà faite. Enfoncés, les Jaurès, les Trarieux, les Meyer, les Clémenceau, les Pressensé sur qui toute cette boue retombe et qu'elle étouffe !

Tous leurs raisonnements basés sur les rapports du « petit bleu » et du bordereau s'écroulent. Il n'en reste rien que la honte pour eux de s'être faits les complices d'un faussaire payé pour la plus saine des raisons, pour la dénonciation d'un innocent et la réhabilitation d'un traître.

Leur honnête homme est un faussaire. Celui qui M. Clémenceau voulait voir glorifié est un faussaire de l'espèce la plus ignoble.

Sans doute, il n'est pas encore jugé ni condamné et nous pourrions jusqu'à réserver nos appréciations sur la façon dont il se comportera dans la présomption d'innocence.

Mais toutes ses intrigues passées protestent contre lui, le chargent plus implacablement que la poursuite ordonnée et qui ne peut pas avoir été engagée sans une ruse.

Rappelons-nous le procès Zola. Le général de Pellieux signalait les scrupules de l'honnête Picquart, basés sur le « petit bleu ».

Ce « petit bleu » lui était tombé dans les mains on ne savait comment. Il voulait faire croire qu'il l'avait intercepté à la poste, et il ne portait pas le timbre de la poste.

Alors il proposa au commandant Lauth et à l'archiviste Gribelin (dépositions authentiques) de demander à la poste d'y apposer un timbre antidaté, proposition de faussaire que ces messieurs rejetèrent avec dégoût.

Le docteur apo-ryphe était constitué de déchirures, et M. Picquart voulut en obtenir une photographie exempte de déchirures. Pourquoi ?

Si nous voulions baser un réquisitoire sur des raisonnements en l'absence de faits, suivant en cela l'exemple de M. Jaurès, nous pourrions nous pas prêter à ce faussaire l'intention, après avoir fabriqué avec des morceaux de lettres un document accusateur, de faire disparaître ce travail de faussaire pour ne garder qu'une photographie incapable de révéler l'origine du faux ?

On aurait dit ensuite que les antisémites, ou les Jésuites avaient volé la pièce que le traître aurait brûlée. Si ce sont des suppositions genre Trarieux ou Jaurès, un fait attesté à la barre par le commandant Lauth, c'est que le colonel Picquart lui avait demandé de certifier l'écriture, après disparition du papier auquel il désirait substituer des photographies.

MARTEL

Par une bizarre coïncidence, au moment où l'on parle de désarmement, voici qu'on découvre un nouveau procédé de construction de canons, qui rendrait cet engin meurtrier d'un usage plus facile encore.

Cette une revue spéciale qui donne cette nouvelle : Une fois de plus, Krupp, le fondeur de canons, veut révolutionner l'artillerie du monde.

Après les journaux, les canons... Le papier tend décidément à devenir le plus formidable engin du monde.

MÉSaventure... PRINCIERE Il y a quelques jours, le prince héritier de Roumanie, au cours de son voyage dans les districts d'Argesch et de Valea, avait exprimé le désir de chasser dans les bois des Carpates.

Le royal chasseur accepta, mais il s'aperçut que lours avait les naseaux percés et que l'animal avait dû porter un anneau.

Sur la demande du prince royal, le préfet donna qu'il avait acheté à un tzigane deux ours dressés, qu'il les avait lâchés dans les bois peu avant le début de la chasse, afin de se rendre aux désirs du prince qui voulait absolument chasser l'ours.

On rit beaucoup de l'aventure de Bucharest et le prince héritier de Roumanie n'a pas été le dernier, parait-il, à s'amuser... surtout de la mine déçue du préfet.

MES CISEAUX Mme X..., dont la denture est sérieusement ébréchée, contemple, à la campagne, un pêcheur chargé de pêches magnifiques.

Ah ! dit-elle, j'y mordrais volontiers à belles dents. Une bonne amie, en sourdine : — On a toujours envie de ce qu'on n'a pas.

Nos Dépêches

Informations

CONSEIL DES MINISTRES

Paris. — Dans le conseil de cabinet officieux, tenu hier soir, on s'est entretenu des affaires en cours, et, d'une façon particulière, du cas de M. Picquart et de la situation que lui crée, vis-à-vis de l'autorité militaire, sa mise à la réforme.

M. GAMBON A LONDRES

Paris. — Au premier jour paraîtra le décret nommant M. Paul Cambon, ambassadeur de France à Constantinople, en remplacement de M. de Courcel, à Londres.

On n'attend plus que l'agrément de quelques chefs d'Etat. Il sera obtenu, assure-t-on, au changement des titulaires de St-Petersbourg et de Vienne.

LE GÉNÉRAL HAGRON A BELFORT

Paris. — Le général Hagron, ancien secrétaire de la présidence de la République, nommé récemment au commandement de la 11^e division, à Belfort, a quitté Paris ce matin pour rejoindre son poste.

Echos & Nouvelles

Vendredi 23 septembre — 566 jours. Lener du soleil, 5 h. 49. coucher, 5 h. 55. Lune P... Quatre-Heures. Premier jour de l'automne.

1896. — Le czar et la carline se rendent auprès de la reine Victoria, qui les reçoit dans une de ses propriétés d'Ecosse.

CALENDRIER

LA "RETRAITE" DE M. DE PRESSENSÉ Exécuté, dit-on, par la chancellerie de la Légation d'honneur, M. de Pressensé était hier l'homme du jour appelé aux honneurs de l'intervu.

Pour joindre cet ancien diplomate, qui préside avec tant d'acharnement les meetings anarchistes, je me suis présenté à son logis du boulevard de Port Royal, près de Sainte-Anne.

M. de Pressensé ne reçoit plus ici, m'affirme la concierge. Si vous voulez le voir, il faut aller au 102 du boulevard Arago.

Arrivé à cette nouvelle adresse, quelle ne fut pas ma surprise ? Je me trouvais au seuil, — au parvis, dirai-je, — de la Maison des Missions évangéliques.

Il y a erreur ! pensai-je, en contemplant le portail, les marches, les grilles et les tristes pierres d'un temple qu'un style austère indiquait protestant.

Tout de même, je hasardai sur la poignée du timbre une main timide. Mon effort audacieux fit retentir une lointaine sonnerie, lugubre comme un glas.

La porte s'ouvrit, et je me trouvais devant une dame âgée, respectable, de celles que le registre ecclésiastique appelle des « sous-introduites ». Elle avait l'âge canonique, des bandeaux plats, une robe grise et l'air curieux.

Je m'enquis de la présence de M. de Pressensé. — Il vient justement de rentrer, me dit-elle, mais je ne sais pas s'il reçoit. Vous comprenez ? Ici, maison n'a qu'une cellule. Ça n'est pas suffisant pour recevoir. Il n'y a qu'une chaise.

— Peut-être, dis-je en insistant. M. de Pressensé pourra-t-il descendre au jardin ? — Je vais voir, répond mon interlocutrice... je vais voir. Tenez, entrez là, en attendant.

Ce disant, la dame tourna l'encadre de la porte d'un oratoire encombré de brochures évangéliques. Me voilà seul, dans le clair-obscur d'une pièce étroite où flotte une odeur de poussière et d'encens. Dans une salle voisine, des hommes noirs courbés sur des pupitres travaillent dans le silence.

La Maison des Missions évangéliques est un cloître, mais un cloître séculier, sans la chanson des cloches, sans la voix des orgues, sans la fantasmagorie des vitraux, sans rien de ce qui fait le charme des églises de la religion non réformée.

Aussi est-ce avec un certain plaisir que je vis entrer la bonne dame. Elle avait ma carte à la main. Toute contrite de l'échec de son ambassade, elle me dit : — Je l'avais prévu... Il ne vent pas... il ne peut pas... M. de Pressensé est en prières.

Peu désireux d'en connaître plus long, je me hâtai de quitter cette maison de gloire. Si les nécessités de l'actualité m'obligent à voir M. de Pressensé, j'irai dans un quelconque des quartiers excentriques.

Et je le rencontrai parmi les acquittés du célèbre procès des Trente, modestement vêtu, ne gardant sur son corps aucune trace des élégances modernes, ayant laissé l'ustensile du clergymen pour les joies du cilice en crins.

LES ITALIENS

Les groupes alpins italiens ne se contentent pas de s'essayer au tir de leurs pièces de montagne sur les sommets ayant des vues sur les passages conduisant en France, ils font maintenant participer des batteries de campagne à ces exercices.

An mois d'août, deux batteries du 23^e régiment d'artillerie ont été détachées au Curno pour exécuter de véritables écoles à feu dans la haute vallée de la Stura.

Dans les garnisons d'été qui avoisinent notre frontière, de la Savoie et du Dauphiné aux Alpes, on signale une accélération dans

à leurs officiers ils s'abstiennent de provoquer des incidents, soit en attirant des soldats français au delà des lignes de séparation des deux pays, soit en envoyant des projectiles dans nos vallées.

Par une bizarre coïncidence, au moment où l'on parle de désarmement, voici qu'on découvre un nouveau procédé de construction de canons, qui rendrait cet engin meurtrier d'un usage plus facile encore.

Cette une revue spéciale qui donne cette nouvelle : Une fois de plus, Krupp, le fondeur de canons, veut révolutionner l'artillerie du monde.

Après les journaux, les canons... Le papier tend décidément à devenir le plus formidable engin du monde.

MÉSaventure... PRINCIERE Il y a quelques jours, le prince héritier de Roumanie, au cours de son voyage dans les districts d'Argesch et de Valea, avait exprimé le désir de chasser dans les bois des Carpates.

Le royal chasseur accepta, mais il s'aperçut que lours avait les naseaux percés et que l'animal avait dû porter un anneau.

Sur la demande du prince royal, le préfet donna qu'il avait acheté à un tzigane deux ours dressés, qu'il les avait lâchés dans les bois peu avant le début de la chasse, afin de se rendre aux désirs du prince qui voulait absolument chasser l'ours.

On rit beaucoup de l'aventure de Bucharest et le prince héritier de Roumanie n'a pas été le dernier, parait-il, à s'amuser... surtout de la mine déçue du préfet.

MES CISEAUX Mme X..., dont la denture est sérieusement ébréchée, contemple, à la campagne, un pêcheur chargé de pêches magnifiques.

Ah ! dit-elle, j'y mordrais volontiers à belles dents. Une bonne amie, en sourdine : — On a toujours envie de ce qu'on n'a pas.

CONSEIL DES MINISTRES Paris. — Dans le conseil de cabinet officieux, tenu hier soir, on s'est entretenu des affaires en cours, et, d'une façon particulière, du cas de M. Picquart et de la situation que lui crée, vis-à-vis de l'autorité militaire, sa mise à la réforme.

M. GAMBON A LONDRES Paris. — Au premier jour paraîtra le décret nommant M. Paul Cambon, ambassadeur de France à Constantinople, en remplacement de M. de Courcel, à Londres.

On n'attend plus que l'agrément de quelques chefs d'Etat. Il sera obtenu, assure-t-on, au changement des titulaires de St-Petersbourg et de Vienne.

Cela signifierait que le sirdar aurait pris à Fashoda la place de Marchand. Ce serait grave, si grave que... nous refusons d'y croire.

L'Affaire Dreyfus

UNE ADRESSE A L'ARMÉE

Le conseil d'arrondissement de Laval, dans sa réunion d'aujourd'hui, a voté à l'unanimité une adresse à l'armée pour témoigner la confiance dans ses chefs vaillants et studieux, dont la dignité ni l'honneur ne sauraient être atteints par les attaques dont ils sont l'objet.

INTERVIEW AVEC M. ESTERHAZY

Un rédacteur du Daily News, de Londres, a interviewé M. Esterhazy, hier soir, à la gare de Charing Cross, au moment où il partait pour Paris :

Après le suicide du colonel Henry a dit M. Esterhazy, dont nous reproduisons les déclarations sous réserve, j'ai dit au général de Pellieux qu'il était impossible d'arrêter les choses et que le mouvement serait formidable. J'ai écrit à M. Cavallaga une lettre documentée exposant les points saillants. Il a refusé de me répondre.

On avait résolu ma ruine, en me jetant dans le bled. Le général de Pellieux aurait dû savoir que le document Henry était un faux. Je lui avais dit, à la cour d'assises, qu'on ne pouvait rien bâtir sur un tel document. Il ne m'écouta pas.

J'ai dit au ministre que plusieurs officiers, par ignorance ou par malchance, lui cachèrent la vérité. J'ai offert de lui prouver. Il a refusé.

Je ne veux pas encore adopter une attitude hostile à mon pays, ni causer un préjudice à mes anciens chefs. J'ai l'intention de publier un livre qui fera lumière sur l'affaire Dreyfus.

M. Cavallaga a commis une erreur en me poursuivant. Du même coup il atteignit son cousin, le colonel du Pty de Ciam. M. Biliot m'a offert une pension de retraite. J'ai refusé. Je ne sais pas encore si je ferai usage des documents à ma disposition. Cela dépend des événements.

Il n'y avait que trois personnes qui savaient la vérité sur l'affaire : le colonel Sandher, le lieutenant-colonel Henry et moi. Les deux premiers sont morts. Je reste seul à connaître les secrets.

M. Esterhazy s'est plaint ensuite du traitement qui lui a été infligé à la prison. Il a informé son interlocuteur qu'il avait écrit à M. Martin, commissaire aux délégations judiciaires, qu'il ne comptait pas devant lui, parce qu'il n'avait aucune confiance dans la justice. M. Martin aurait sommé M. Esterhazy de comparaître sur la demande de son cousin.

D'après le Daily News, le commandant Esterhazy habitait avec un ami à St-James Palace, où il passait pour un comte italien.

LE FAUSSAIRE PICQUART

Le rapport du général Zurlinden est composé de cinquante deux pages, et le dossier dont il fait partie servira de base à l'instruction confiée au deuxième conseil de guerre.

LE DOSSIER DU "PETIT BLEU"

Le rapport du général Zurlinden est composé de cinquante deux pages, et le dossier dont il fait partie servira de base à l'instruction confiée au deuxième conseil de guerre.

LE FAUSSAIRE PICQUART

Paris. — L'ex lieutenant-colonel Picquart a couché cette nuit à la prison de la Santé et n'a pas été transféré, ce matin, au Cherche-Midi.

FEUILLETON DE LA FRANCE LIBRE du 23 septembre 1898

La Main sanglante

PAR HENRY CAUVAIN

Après avoir fait une toilette que rendaient fort nécessaires les aventures de la nuit et mis des vêtements propres à la place des haillons du père Broussiche, ils montèrent en voiture avec Georges et se firent conduire à l'hôtel Mirabeau.

Il connaissait le courage de Jeanne; aussi ne pensèrent-ils pas qu'il fût nécessaire de la préparer au bonheur de revoir son frère. Mais, comme ils ne pouvaient pénétrer à cette heure matinale dans la chambre de la jeune fille, ils appelèrent Clara, qui faillit s'évanouir de joie en revoyant Georges, lui confiant l'enfant et le prièrent de dire à sa malheureuse qu'ils attendaient en bas le moment où elle pourrait les recevoir.

Tandis qu'ils descendait l'escalier, un cri de bonheur, qui retentit soudain avec un accent vibrant, arriva jusqu'à eux, venant de la chambre de Jeanne.

Is se regardaient et souriant et se trouvèrent sans doute récomposés en ce moment de tout ce qu'ils avaient fait.

Is allèrent dans un petit salon donnant sur la rue de la Paix. La visite de Jeanne ne se fit pas attendre longtemps. Elle arriva bientôt, tenant Georges par la main,

souriante, heureuse, admirablement belle dans son vêtement blanc, ses cheveux de nous tombant sur ses épaules.

— Ah! merci! merci!... fit-elle d'une voix étouffée. Ce fut tout ce qu'elle put dire. Mais, dans l'ardeur de sa reconnaissance, elle sauta au cou des deux jeunes gens et les embrassa tendrement.

Pour le coup, M. Bidache devint de toutes les couleurs. Il tomba assis sur une chaise, très ému, avec des bourdonnements dans la tête et des papillonnages devant les yeux.

Jeanne voulut entendre le récit de leurs aventures de la nuit. Patrick s'empressa de la satisfaire. Elle fut émerveillée du courage, du sang froid, de l'adresse déployés en cette circonstance par M. Bidache, ce son courageux compagnon couvrit d'éloges bien mérités, car c'était à lui qu'il revenait l'honneur du plan hardi dont la réussite avait été si sûre et si complète.

Tandis que la jeune fille fixait sur lui des regards d'admiration et de reconnaissance, M. Bidache restait assis sur le bord de sa chaise, baissant les yeux d'un air embarrassé et rougissant à chaque instant.

Il était assez difficile de reconnaître en ce moment dans ce personnage gauche et timide le jeune homme qui, pendant cette nuit mouvementée, avait si noblement mené une expédition dangereuse, montrant une énergie, une décision, une agilité étonnantes, luttant contre de redoutables adversaires et courant sur les toits, le revolver au poing, pour assurer le salut de Georges.

— Ah! maintenant, dit Jeanne en pressant son frère dans ses bras. Ils ne me le reprendront plus, à moins qu'ils ne me tuent!

— Vous n'avez rien à craindre, Madeleine, répondit M. Bidache. Cette maladie dangereuse est éteinte, Dieu merci! Le café reste seul, privé de ses compagnons qui le secondaient avec tant d'adresse et d'aide. Il ne tardera pas, lui aussi, à tomber entre nos mains!

— Ah! puissiez-vous dire vrai; car, tant que ce misérable vivra et sera libre, je sentirai toujours une menace effrayante planer sur ma tête et sur celle de Georges!

— Eh bien! nous allons tâcher de vous débarrasser de ce soud, dit M. Bidache simplement; venez vous, M. O'Kerry?

— Certainement, certainement, répondit gaiement Patrick en se levant; avec vous j'irais jusqu'au bout du monde. Où menez-vous?

— Pas tout à fait aussi loin, dit M. Bidache en souriant doucement. D'abord boulevard de la Chapelle, au poste de police, où je veux interroger nos deux quins; ensuite nous partirons pour Lorient.

— Pour Lorient! dit Patrick en ouvrant des yeux étonnés. Pourquoi faire?

— Je vous le dirai en chemin. Venez, il n'y a pas de temps à perdre.

XIV

L'hôtel qu'habitait M. de Valladorès et sa mère était situé au commencement de l'avenue de Villiers. Il se composait d'un seul étage reposant sur un sous-sol élevé et comprenant une belle suite d'appartements admirablement disposés pour les réceptions.

Ils l'avaient acheté tout meublé, deux mois auparavant, à un gentilhomme russe qui s'était ruiné.

Le samedi 3 février, vers onze heures du soir, une longue file de voitures entraient lentement sous la voûte de l'hôtel et sortait par une issue donnant sur le boulevard de Courcelles, après avoir déposé sur le lapis rouge, conduisant à l'escalier couvert de fleurs, des femmes élégantes aux travestissements variés, originaux.

A l'entrée d'un premier salon décoré de tapisseries claires, se tenait la marquise Juana, très belle dans ses vêtements noirs de Catherine de Médicis et recevant avec grâce ses invités. Un peu plus loin, son fils, portant avec une grande aisance un costume de retiré du moyen-âge, conduisait les dames dans le grand salon où l'on dansait.

A minuit, la fête était dans tout son éclat. Une foule brillante, animée, emplissait les salons et était en charmant coup d'oeil de voir ces couples, aux élégants costumes, monter et descendre sans cesse le grand escalier à rampe de bois sculpté qui conduisait à un somptueux buffet installé au premier étage.

M. de Caserte s'était rendu à l'invitation de M. de Valladorès.

Il se tenait avec M. de Morieux au bas de cet escalier, inondé de lumières et de fleurs, et ils s'amusaient tous deux à suivre du regard ce brillant va-et-vient.

On sait vaguement qu'ils viennent du Mexique. Ils ont apporté des lettres de recommandation qui leur ont ouvert quelques salons étrangers de Paris. Ils donnent une fête, et plus de cinq cents personnes accourent chez eux. Sur ces cinq cents personnes quarante tout au plus les connaissent.

— O! c'est vraiment singulier, dit M. de Caserte en souriant. — Et remarquez qu'en somme, nos hôtes sont patronnés par l'ambassade d'Espagne et par quelques familles américaines. Mais, quand même ils n'auraient pas ces références, je suis persuadé qu'il ne leur serait pas moins très facile de donner une fête tout aussi courue et tout au si réussie. A Paris, on est pour eux qui viennent de loin, d'une indulgence vraiment extraordinaire. Pourvu qu'ils soient riches, on ne leur demande pas d'où ils arrivent ni ce qu'ils ont fait dans leur pays.

— Je doute pourtant que l'on voie ici le faubourg Saint Germain et la bonne société parisienne.

— Assurément; quoique, depuis quelques années, le faubourg Saint Germain se montre d'une tolérance... Mais songez à l'appoint considérable qu'apporte à Paris le monde juif et le monde américain composés de tous ces rastaquouères au teint olivâtre, de toutes ces senoras aux grands yeux noirs qui y viennent tenter, les uns les hasards du jeu, les autres la fortune du mariage... Ajoutez à cela les gens qui, ne possédant pas beaucoup de relations, sont à l'affût de toutes les fêtes et sollicitent des invitations sans s'inquiéter de la renommée plus ou moins bonne des maîtres de la maison... et vous aurez

l'explication du succès obtenu ce soir par le bal du marquis de Valladorès.

Un joli domino bien s'approcha en ce moment de M. de Morieux, prit son bras et il fut séparé de M. de Caserte.

Celui-ci rentra dans le grand salon. Il regarda d'un air distrait les couples qui valsèrent, entraînés par l'excellent orchestre de Guyot. Il ne parut pas prendre garde aux coups de dents provocants que lui adressaient, sous leur mantille noire, de jolies Américaines qui connaissaient sa fortune. Il se mit à errer dans le bal, assailli anxieux les visages masqués, qui passaient près de lui, comme s'il attendait l'explication d'un mystère irritant.

Dans la journée, il avait reçu la dépêche suivante datée de Lorient :

« Si vous voulez connaître votre assassin, allez ce soir au bal de M. de Valladorès. »

Cette dépêche énigmatique l'avait fort intrigué. Sa première pensée avait été de croire à quelque mauvaise plaisanterie. Il n'était guère probable, en effet, qu'il pût rencontrer dans ce riche hôtel, au milieu de ce bal élégant, l'effrayant voyou qui l'avait attaqué rue Taibout et lui avait volé son portefeuille.

A moins pourtant que les cent mille francs qu'il y avait trouvés ne lui eussent permis de mener grand train pendant quelque temps et de jouer son rôle dans le monde, ce qui, on en conviendrait, était d'une criante invraisemblance.

(A suivre)

STATUES DE S'ANT' DE PADOUÉ NOUVEAU MODÈLE RECOMMANDÉ STATUES RELIGIEUSES EN 7 GENRES, CRÈCHES POUR NOËL

SI VOS CHEVEUX TOMBENT VERITABLE PETROLE HAHN

PIANOS & ORGUES DE TOUTES MARQUES M. Lejeune

TRAIN DE PLAISIR Lyon-Saint-Genix Dimanche 25 septembre 1898

Imprimerie Universelle D'AFFICHES de toutes DIMENSIONS

HOTEL JEANNE D'ARC (Petite-Bombardie) PARIS-MUSGRAND, rue de la Bombardie, 3, LYON

CASINO Charbonnières-les-Bains Saison du 1er Mai au 31 Octobre

Colis, Manchettes & Plastrons en LINGE MONOPOLE

R. CASTOLDI Constructeur B. S. G. D. G.

NOUVEAUTÉ MUS CALE Le PIANO-DOUBLE PLEYEL

HOTEL DE ROME & DE BELLECOUR 4, rue du Peyrat, LYON

PIANOS D'OCCASION Ch. CHAGNY, 60, av. de Noailles

Nous recommandons spécialement Le Magasin de Chaussures

A L'ESPERANCE Le mieux assorti et vendant le meilleur marché

RECHERCHES M. RAYBAUD

GRANDE PHARMACIE DE L'ÉLÉPHANT

BOURSE DE PARIS du 22 Septembre

Table of stock market data for Paris, including columns for Fonds d'Etat, Obligations, and Actions.

BOURSE DE LYON du 22 Septembre

Table of stock market data for Lyon, including columns for Fonds d'Etat, Obligations, and Actions.